

## AVANT-PROPOS

### DE LA MÉTHODE À LA MÉTAPHYSIQUE

*Bernard Andrieu & François Félix*

Étrange histoire que celle du physicalisme... Tout d'abord un projet épistémologique discuté au moment de ses premières formulations dans les années 1930 parmi les membres du Cercle de Vienne, où il était inséparable des débats sur l'unité de la science au cœur du dessein de l'empirisme logique, il n'est plus guère aujourd'hui que le nom d'une évidence partagée sans question en philosophie de l'esprit, évidée qui plus est de toute précaution et réserve gnoséologiques. Issu de la volonté expresse d'échapper à la métaphysique des « théologiens ou demi-théologiens de la philosophie idéaliste »<sup>1</sup> par l'établissement d'un langage prédictif relevant d'une conception scientifique du monde, le physicalisme en est venu ainsi à constituer la caution réaliste d'un courant de pensée qui reconduit sans le savoir la thèse métaphysique de poids contre laquelle vont pourtant tous ses efforts. Un devenir ironique qu'explique et résume largement la profonde méconnaissance par la philosophie analytique et la philosophie de l'esprit de leurs origines et de leurs sources.

\*  
\*       \*

Avant même que Neurath en fit réclame auprès de ses amis du Cercle de Vienne et en popularisât dès 1931 l'appellation, le physicalisme avait reçu son nom et essuyé ses premières objections sérieuses. Karl Popper avait ainsi consacré en 1928 une importante section de sa thèse de doctorat à réfuter le physicalisme développé par Moritz Schlick dans sa *Théorie générale de la Connaissance* de 1918 et 1925<sup>2</sup>. Attaché en effet à transposer la méthode que Karl Bühler avait développée pour la psychologie du langage (dont Janette Friedrich donne dans sa contribution à ce volume le détail, mais aussi la charge critique qu'elle recèle encore) et à relayer donc dans le champ de la psychologie de la pensée la critique que celui-ci avait adressée à l'« ancien physicalisme de la psychologie »<sup>3</sup>, Popper attaquait de front la position fondamentale de Schlick liant la connaissance du psychisme à une coordination rigoureuse des concepts physiques aux faits psychiques. Mais encore ce physicalisme schlickien, qui prévoyait une réduction de la psychologie à une psychologie physiologique, et donc en fin de compte à une physiologie du cerveau, n'était-il que méthodologique : l'aboutissement en

---

<sup>1</sup> Otto Neurath, « Empirische Soziologie » (1931), in *Gesammelte philosophische und methodologische Schriften*, R. Haller et H. Rutte éd., Wien, Holder-Pichler-Temsky, 1981, p. 431.

<sup>2</sup> § 2 « Critique du physicalisme » (« *Kritik des Physikalismus* »), Karl Popper, *Question de méthode en psychologie de la pensée* (trad. F. Félix), Lausanne, L'Age d'Homme, 2012, pp. 41-74. Remarquons que le mot « physicalisme » ne se trouve pas dans l'ouvrage de Schlick.

<sup>3</sup> « *Der ältere Physikalismus der Psychologie* », Karl Bühler, *Die Krise der Psychologie*, Jena, Fischer, 1927, p. 70.

devait être un parallélisme épistémologique entre deux systèmes conceptuels, psychologique et physique, non une réduction ontologique d'un domaine à l'autre.

On dira de même sous ce rapport d'Otto Neurath, dont le projet physicaliste ne vise pas au-delà d'une réduction épistémologique du langage de la psychologie au langage de la physique. Cofondateur du Cercle de Vienne (il fut l'un des rédacteurs du Manifeste de 1929<sup>4</sup>), défiant à l'endroit du langage ordinaire, qui véhicule des contenus à teneur métaphysique contrairement aux énoncés prédictifs de la science, il tend résolument à un modèle scientifique du monde excluant toute expérience privée et strictement orienté sur les formations spatio-temporelles objectivement ou publiquement constatables. Des formations observables qui rendent possibles des énoncés intersubjectivement confirmables, lesquels forment un domaine que Neurath appelle science unitaire. À ce domaine unitaire doit correspondre un langage unitaire dans lequel les lois et les prédictions de toutes les sciences particulières puissent être exprimées. Et dès lors que la physique porte par excellence sur ces formations spatio-temporelles, ce langage sera celui de la physique. « Physicalisme » ne désigne alors que le fait que « de cette manière, tout devient de la physique »<sup>5</sup>, c'est-à-dire que le langage de la physique a été étendu à tous les domaines de la science. S'il sera désormais possible d'opérer une réduction des énoncés non logiques ou simplement empiriques des autres sciences à cette langue unitaire, le physicalisme de Neurath, fidélité aux réquisits du Cercle oblige, n'a pas pour autant prétention à des énoncés d'essence : c'est ainsi, comme y insiste François Schmitz dans son article, qu'il ne se prononce pas sur le psychisme, ni sur la relation de ce dernier au cerveau ou au corps<sup>6</sup>. C'est le langage de la psychologie qu'il s'agit programmatiquement de réduire à celui de la physique ; il n'est pas question de ramener les « états psychiques » à des « états physiques ».

Et il en sera moins question encore s'il se peut chez Rudolf Carnap, qui aura tant insisté sur la différence entre unité du langage et unité des lois, et dont la position quant au physicalisme s'est en outre pondérée, comme le fera voir Pierre Wagner. Adoptant tout d'abord avec Neurath le langage de la physique comme celui de la science unitaire (« Notre thèse affirmera (...) l'universalité de la langue de la physique, c'est-à-dire que toute proposition peut y être traduite », écrit-il dans un célèbre article qu'il rédige en 1931<sup>7</sup>), Carnap à son tour entend le physicalisme comme une thèse portant sur les termes du langage plutôt que sur les choses, et dont le dessein n'outrepasse pas la possibilité d'une translation des différents langages dans celui de la physique. Partant, on n'en saurait former le projet de déduire les lois de la biologie ou de la psychologie des lois de la physique elle-même, dont Carnap n'ignore d'ailleurs pas qu'elles sont insuffisantes à expliquer les phénomènes organiques et plus encore neurobiologiques. Sans doute lui arrive-t-il de suspendre une telle dérivation nomologique à l'état futur de la recherche expérimentale ; pour autant, rien n'est attesté qui permette autre chose que la seule réductibilité des termes, autorisée par la relation logique entre les lois. D'autant que son abandon quelques années plus tard de l'exclusivité du langage de la physique et la possibilité ouverte qu'un autre langage universel puisse aussi bien réaliser l'unité de la science n'aura pas simplifié la voie d'une telle dérivation des légalités. *A fortiori* ne s'est-il jamais agi pour Carnap d'affirmer une réductibilité des états psychologiques ou mentaux à des états physiques ; une thèse à prétention ontologique parfaitement dénuée de

---

<sup>4</sup> *La conception scientifique du monde*, Vienne, Arthur Wolf Verlag, 1929, 59 p. (trad. in *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits*, dir. A. Soulez, Paris, Puf, 1985).

<sup>5</sup> Otto Neurath, « Empirische Soziologie », *op. cit.*, p. 424.

<sup>6</sup> Cet article ainsi que celui de Denis Lelarge font du reste voir que la position générale de Neurath est moins celle d'un épistémologue théoricien que celle d'un penseur soucieux de profiler les bienfaits de l'empirisme et de l'attachement au « terrestre » en vue d'une amélioration révolutionnaire de la vie collective et privée, qui passe par la critique d'une métaphysique au service l'idéologie bourgeoise.

<sup>7</sup> Rudolf Carnap, « La langue de la physique comme langue universelle de la science », trad. D. Chapuis et F. Schmitz, in Ch. Bonnet & P. Wagner éd., *L'Âge d'or de l'empirisme logique*, Paris, Gallimard, 2006, p. 334.

sens à ses yeux, et qui contrevient expressément aux déclarations fondatrices exprimées en 1929 dans le Manifeste du Cercle de Vienne.

Autant dire que ne s'annonçait pas ni moins encore ne s'imposait *in nuce* la compréhension aujourd'hui du physicalisme par la philosophie analytique et particulièrement la philosophie de l'esprit, que l'on trouve résumée de façon économique et sans malice chez Jaegwon Kim, parmi cent autres, pour lequel le physicalisme signifie tout simplement que « le monde est fondamentalement un monde physique gouverné par des lois physiques »<sup>8</sup>. Une compréhension devenue un truisme accepté sans reste – même John Searle, qui a pourtant identifié le dualisme matriciel inaperçu de toutes les positions dominantes en philosophie de l'esprit, la reconduit à l'identique sans l'interroger dans ses ouvrages –, mais dont François Schmitz rappelle bien à propos qu'il n'est qu'une résurgence du vieux matérialisme métaphysique... Vu de Vienne, à tout le moins chez les auteurs que nous avons cités, ce devenir du physicalisme, d'où ont disparu tous les garde-fous épistémologiques et qui renoue avec la métaphysique la plus traditionnelle, paraît une franche incongruité.

Or force est de constater une destinée analogue pour la psychophysique, tant la position philosophique qui en entourait la pratique expérimentale a été perdue de vue au profit d'une compréhension toute positive des procédures et des résultats de cette discipline, reçus, critiqués ou affinés à part les précautions méthodologiques dont les avait entourés leur initiateur. Alors que pour Gustav Fechner, comme le rappellera François Félix, les termes que relie la relation fonctionnelle dont il entend formuler la loi ne sont que des phénomènes ou des points de vue auxquels il dénie toute teneur substantielle, « physique » et « psychique » ont néanmoins fini par être compris comme les deux réalités consistantes séparées d'un dualisme que l'on croit surmonter en faisant dériver la seconde de la première par le biais d'un infléchissement de leur corrélation du côté d'une généalogie réelle : parler de psychophysique revient aujourd'hui à adhérer à la thèse de la survenance du psychique sur le physique, ainsi que l'écrit Kim sans défatiguer<sup>9</sup>. D'extensionnelle, renvoyant à deux manifestations alternées exclusives de la réalité, l'identité, qui plus exactement que le parallélisme psychophysique caractérise la position de Fechner, s'est trouvée réduite à la seule synonymie, où s'est autorisé un authentique réductionnisme.

Ironie de l'histoire : ce sont précisément cette identité et le risque d'une réification de ces deux formes phénoménales du réel qui avaient dès les années 1916 conduit Moritz Schlick à s'orienter vers un parallélisme du double langage ou de la double description. Un parallélisme strictement épistémologique, où « psychique » et « physique » ne sont pas entendus comme des réalités ni comme des manifestations phénoménales, mais se correspondent en tant que deux systèmes de concepts : un système conceptuel psychologique d'un côté et un système conceptuel physique de l'autre. Un parallélisme que Schlick a pu qualifier d'« inoffensif », et par lequel il prévenait tout réductionnisme réel ou ontologique, dont il aurait d'ailleurs disqualifié la tentative au titre de confusion conceptuelle, précisément. Comme le montre en effet Christian Bonnet, l'existence même du « problème psychophysique » tenait pour Schlick à la distinction non faite entre une spatialité intuitive, subjective, et une spatialité propre à l'ordre objectif des choses ; une méprise entre des ordres hétérogènes à l'origine de contradictions de localisation entre un « physique » et un « psychique » se disputant l'espace sur lequel ils élèvent « des prétentions inconciliables »<sup>10</sup>. Un faux problème, autrement dit,

---

<sup>8</sup> Qui ajoute que « si nous prenons les sciences au sérieux (...), il est difficile de résister à l'idée que ce qui est physique détermine les faits du monde. Ce n'est pas par hasard que nous pensons que la physique est notre science la plus fondamentale. L'essentiel du débat sur l'esprit et le corps consiste, par conséquent, à répondre à cette question: comment la causalité mentale est-elle possible dans un monde physique ? », Jaegwon Kim, *La survenance et l'esprit. I. L'esprit et la causalité mentale* (trad. S. Dunand & M. Mulcey), Paris, Ithaque, 2008, p. XXXIII.

<sup>9</sup> *Ibid.*, en particulier dans la Préface et les deux premiers chapitres du volume.

<sup>10</sup> Moritz Schlick, *Théorie générale de la connaissance* (trad. Ch. Bonnet), Paris, Gallimard, 2009, p. 410.

dont seule la démarcation des modes de description de l'un et de l'autre de ses termes permettra de sortir. Une issue qui sera au demeurant plus radicale qu'initialement prévu, puisque Schlick finira explicitement en 1935 par abandonner même le parallélisme, trop susceptible encore de dualisme, pour retenir le fait contingent du caractère universel de la langue de la physique et se diriger en direction de Carnap et du physicalisme, dont en 1928 déjà Popper lui avait fait reproche.

Mais encore était-il possible de distinguer entre relation psychophysique et problème psychophysique, à la façon de Carnap, ainsi que de comprendre l'identité comme une relation logique d'équivalence – ou le parallélisme à la manière des géométries non euclidiennes ou du Frege des *Fondements de l'arithmétique*, c'est-à-dire précisément comme une identité. Cela de sorte à réunir des domaines habituellement séparés. Telle fut la voie suivie dans *La construction logique du monde* de 1928 par le Carnap « première manière », avant son tournant physicaliste. Un Carnap qui, ainsi que l'indique Xavier Verley, a pris pour base de son projet de reconstruction logique de la réalité la relation psychophysique voulant qu'à tout processus psychologique correspond un processus physique<sup>11</sup>. Une relation interprétée comme relation d'identité (évitant donc le dualisme auquel se trouve exposé le parallélisme *stricto sensu*), neutre (elle n'est ni subjective ni objective), immanente à tout donné, véritablement primitive en ce qu'elle génère les autres relations intramondaines, et qui rend intelligible le rapport entre le concept et l'objet, assurant de la sorte cette relation entre épistémologie et ontologie indispensable à une construction logique du monde, à laquelle elle fournit à la fois un contenu et une forme logique. Pour autant, si elle assure l'identité et l'unité du monde permettant sa construction systématique sans sortir de l'expérience ni requérir aucune métacognition, la relation psychophysique reste indéterminée quant à son essence même, à savoir « ce qui conduit fondamentalement » du processus psychique au processus du système nerveux central qu'elle fait se correspondre. Une question de nature métaphysique, impossible à poser en termes scientifiques, contrairement au problème de la correspondance de cette relation psychophysique que Carnap confie à « la neurophysiologie, la psychologie et la psychopathologie »<sup>12</sup>, et qui doit par conséquent être abandonnée comme une fausse question.

Leur histoire comparée révèle ainsi qu'en dépit de leur dérive en direction d'un même réalisme spontané et de sa métaphysique bonhomme, physicalisme et psychophysique n'ont pas fait ménage commun. Aussi rétifs qu'ils aient été principiellement l'un comme l'autre à l'endroit d'une réduction ontologique des termes dont ils ont abordé les correspondances, ils se sont pourtant mutuellement exclus, la psychophysique selon Fechner n'admettant pas de réductibilité nomologique d'aucune sorte entre les domaines psychique et physique, le physicalisme craignant pour sa part dans la version « forte » de la psychophysique, c'est-à-dire la théorie de l'identité et du double aspect, un *pronunciamento* d'essence et la conséquence panpsychique, en sus d'un dualisme résiduel.

Mais présenter les choses de cette façon revient à désigner le « chaînon manquant » peut-être entre les auteurs ici étudiés et la situation contemporaine : Herbert Feigl, le fantôme de cet ouvrage. Un Herbert Feigl – élève de Moritz Schlick et membre du Cercle de Vienne avant d'émigrer aux États-Unis en 1931 – qui aura réalisé l'improbable synthèse entre psychophysique et projet physicaliste en proposant une variante réaliste du parallélisme au sein d'un monisme matérialiste. Retrouvant l'inspiration fechnerienne d'une identité extensionnelle entre le physique et le mental, qu'il spécifie cependant comme identité entre esprit et cerveau (ce que Fechner s'était pour sa part refusé à faire), Feigl autorise la réduction

---

<sup>11</sup> « La relation psychophysique a lieu entre un processus psychique et le processus “correspondant” ou “parallèle” du système nerveux central », *La construction logique du monde* (trad. Th. Rivain, rev. E. Schwarz), Paris, Vrin, 2002, § 19, p. 79 (trad. mod.).

<sup>12</sup> *Ibid.*, pp. 81-82.

des états mentaux aux états cérébraux. Pour autant, en dépit de cette identification permettant d'établir une corrélation systématique un à un entre eux, ces états demeurent sémantiquement distincts : un énoncé à la première personne, témoignant d'une expérience vécue, n'a pas le même sens qu'un énoncé objectif décrivant le processus cérébral correspondant, et l'intériorité n'est pas soluble dans la neurophysiologie. Loin d'être un réductionnisme intégral, la solution de Feigl a remplacé la dualité des ordres d'événements corrélés par une double manière de connaître le même événement. Une théorie de la « double connaissance », qui ne constitue en définitive pas autre chose qu'une forme ravivée de la version forte du parallélisme psychophysique<sup>13</sup>.

Mais encore ce parallélisme isomorphiste au cœur de la thèse feiglienne de l'identité trouve-t-il sa limite dans la fameuse expérience fictive de l'autocérébroscopie<sup>14</sup>, en ce que la correspondance que celle-ci doit confirmer entre états vécus et états cérébraux fait apparaître un décalage temporel entre la connaissance directe par le sujet de sa propre activité mentale et la connaissance objective qu'il prend des processus cérébraux concordants. Un écart rendant impossible une pleine transparence et une correspondance entière des données mentales et des données neuronales<sup>15</sup>, et que ne sauraient réduire les progrès de la neuro-imagerie *in vivo*. Laquelle n'obtient aujourd'hui que des localisations de réseaux via des techniques d'activation des zones de travail, et ne parvient pas à cette langue destinée à traduire immédiatement les états neurobiologiques en états mentaux à laquelle Feigl aspirait comme attestation de l'unité de la science. Un neurolais dont l'établissement permettrait, ainsi que l'analyse Bernard Andrieu, de réduire l'hétérogénéité des différences de niveaux que Feigl, reconnaissant au cerveau un traitement plus rapide de l'information que celui de la conscience, distinguait du mental au physique<sup>16</sup>.

On s'en aperçoit : si Feigl pourrait bien être un ancêtre majeur quant à la forme prise aujourd'hui par le problème des rapports entre le corps et l'esprit – un rôle que Kim lui reconnaît du reste pleinement –, c'est au prix toutefois de l'abandon de bien des précautions qu'il a formulées, sans parler de l'oubli de ses racines dans la psychologie et l'épistémologie de l'Europe germanophone des années 1850-1930 et leur nécessaire prophylaxie philosophique. Mais sans doute son monisme matérialiste, soit l'identification du neuronal et du mental, a-t-il pu apparaître comme une position avancée en direction d'un plein réductionnisme : ne restait plus guère, en somme, qu'à négliger la profondeur du sens.

---

<sup>13</sup> Michael Heidelberger, « Les racines de la théorie de l'identité de Feigl », in *Herbert Feigl. De la physique au mental*, B. Andrieu éd., Paris, Vrin, 2006, p. 102.

<sup>14</sup> Herbert Feigl, [1954], « L'autocérébroscopiste complet » (trad. Ch. Lafon), *ibid.*, pp. 205-207.

<sup>15</sup> Bernard Andrieu, « Feigl, fondateur de la phénoménologie neurocognitive », *ibid.*, pp. 195-196.

<sup>16</sup> Herbert Feigl [1958], *Le mental et le physique* (trad. Ch. Lafon & B. Andrieu), Paris, L'Harmattan, 2002.